

Avant-propos

UN RE PAYSAGE

Du baroque au virtuel, ce livre entreprend un itinéraire esthétique et éthique à travers une folie du voir désormais mondiale. Aussi, si les deux premiers ensembles reprennent, pour l'essentiel, deux livres maintenant épuisés, *La Raison baroque* (1984) et *La Folie du voir* (1986), l'articulation des trois moments historiques – baroque du XVII^e siècle, modernité de Baudelaire et virtuel des écrans et interfaces – se propose-t-elle de constituer une sorte d'archéologie benjaminienne du panoptisme mondial qui nous enveloppe. Le baroque historique s'était déployé sous le signe du temps, un temps mélancolique et sensuel, engendrant êtres, affects et effets. De là son esthétique aussi double que le regard anamorphique du fantasme. Une esthétique de la lumière sublime, et un art de l'artifice et de l'illusion avec ses manières, ses vides et ses rhétoriques. Entre Voir et ne pas Voir, Être et Néant, cette culture du temps, des flux et des artifices, est devenue celle de la « réalité virtuelle ». C'est pourquoi la constitution d'une esthétique du virtuel présupposait de réinterpréter ses grands modèles esthétiques et scientifiques et de questionner les transformations des sens et des sensibles de notre présent. Car dans le « néo-baroque » de l'œil technologique mondial, l'artifice devient artefact et diagramme, le double, une seconde peau et une doublure, et les topologies, engendrement de formes et de corps mécaniques, courbes, plissés et inflexueux. Si le baroque historique s'était développé sous le signe de Narcisse et Protée, le virtuel ne réactualiserait-il pas celui d'Icare, dans une esthétique des légèretés et des transparences, désormais dominée par une image-flux ? Un post-éphémère dont l'art et l'architecture témoignent, habité d'un « tout lumière » qui dissimule mal ses nouvelles puissances d'ombre.

Juin 2002.

Une archéologie du moderne

La bonté attentive de l'Ange m'apaisa considérablement, et soulagé par l'eau avec laquelle il avait à diverses reprises coupé mon vin, je retrouvai enfin le calme suffisant pour écouter son *très extraordinaire discours*. Je ne prétends pas relater tout ce qu'il m'a dit ; mais ce que j'en retins en substance c'est qu'il était le *génie qui présidait aux contretemps* dans l'humanité et que sa fonction était d'amener *ces accidents bizarres* qui étonnent continuellement les sceptiques.

EDGAR POE, *L'Ange du bizarre*.

Qui donc, si je criais, m'entendrait parmi les hiérarchies des anges ? Et en supposant que l'un d'eux soudain me prenne sur son cœur : je succomberais mort de son existence plus forte. Car le beau n'est rien que le premier degré du *terrible*...

Tout ange est effrayant (schrecklich).

RILKE, *Élégies de Duino*.

Il existe un tableau de Klee qui s'intitule *Angelus novus*. Il représente un ange qui semble avoir pour dessein de s'éloigner du lieu où il se tient immobile. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'*Ange de l'histoire*. Il a le visage tourné vers le passé. Où se présente à nous une chaîne d'événements, il ne voit qu'*une seule et unique catastrophe*, qui ne cesse de s'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer... Cette tempête, c'est ce que nous appelons le progrès.

WALTER BENJAMIN, *Thèses sur la philosophie de l'histoire*.

Que la figure allégorique de l'Ange – son tableau – dessine au sein de la modernité littéraire d'étranges réseaux qui touchent ce

« quelque chose » de terrible, d’effrayant, de bizarre, ce « contre-temps » fondamental où l’humanité rencontre sa propre destruction « par hasard » (Poe), où l’histoire comme tempête du progrès se renverse en une « unique catastrophe » (Benjamin), où la beauté tue d’être terrible (Rilke) : tels pourraient être les motifs de ce rapprochement de textes où se joue et se rejoue, comme en écho, l’inquiétante étrangeté freudienne. Écho au demeurant quelque peu silencieux. Car, à bien relire l’article de Freud, on ne peut qu’être frappé par une singulière censure, une asymétrie. L’inquiétante étrangeté avec son ambivalence bien connue de « familier-terrifiant », de « refoulé qui se montre de nouveau », si elle se déploie bien dans un rapport constitutif au voir – au double, à la mort, à tous ces processus de redoublement du moi présents et démultipliés dans la littérature, la télépathie ou l’animisme –, n’est jamais entrevue que du point de vue démonologique. Membres épars, têtes coupées, yeux énucléés, enterrés vivants et marionnettes animées, tous ces fantasmes et fictions renvoient toujours, selon Freud, à une terreur originaire et primaire, à un retour à un lieu abyssal, interdit et sans limites, à proprement parler vertigineux : le ventre-sexe de la mère.

Certes, du côté du Père et de l’angoisse de castration, l’inquiétante étrangeté a bien affaire avec la violence. Mais jamais avec une violence autre, plus féminine que paternelle, plus androgyne que phallique, plus séraphique que luciférienne : celle de l’Ange. Sauf à suggérer, comme Lacan, un « autre côté » de la jouissance, plus féminin, où se noueraient l’étrange et l’être-ange : « De l’autre côté, quelque chose peut-il s’atteindre qui nous dirait comment ce qui jusqu’ici n’est que faille, béance dans la jouissance serait réalisé [...] C’est ce qui, chose singulière, ne peut être suggéré que par des aperçus très étranges. Étrange est un mot qui peut se décomposer, l’être-ange¹. »

Cet autre côté, cette beauté qui vient de l’abîme, à proprement parler infigurable sinon par l’excès de la double métaphore féminine et théologique, n’a cessé de hanter Benjamin. Le thème – et l’allégorie de l’Ange – dessinera son chiffre personnel – marqué par l’acquisition du fameux tableau de Klee, *Angelus novus*, puis toute sa

1. Jacques Lacan, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 14.

réflexion sur la philosophie de l’avant-garde et de la modernité (Baudelaire, Kafka, Klee...) dans un monde sans aura, voué à la généralisation de la forme marchande, à la reproductibilité sans fin des œuvres d’art, et enfin ses ultimes *Thèses sur la philosophie de l’histoire* de 1940. Cette allégorie organisera la circulation la plus secrète de ses obsessions. Celle où la langue satanique lie chez Baudelaire sexualité et archétypes féminins, élément séraphique quelque peu androgyne et élément fétiche. « L’impuissance est le fondement du chemin de croix de la sexualité masculine. Index historique de cette impuissance. C’est de cette impuissance que vient son attachement à l’image séraphique de la femme comme son fétiche¹. »

Celle où dans le grand texte de l’Ange écrit dans un état semi-déliquant à Ibiza en 1933, Benjamin avouera : « L’Ange ressemble à tout ce dont j’ai été contraint de me séparer : aux personnes et aux choses particulièrement². » Mais aussi celle plus conceptuelle où l’« Ange de l’histoire » fait mélancoliquement éclater le continuum du temps, la foi sociale-démocrate dans le progrès, au profit d’une instance catastrophique et messianique qui libère le futur enseveli dans tout passé et le construit avec le présent. Ici culminera dans un nouveau concept de présent : le *Jetztzeit* – l’à-présent de l’actualité véritable –, le renversement politique et épistémologique de l’historicisme des vainqueurs. Au temps vide et linéaire d’un cumulatif voué à la succession des événements, Benjamin opposera la nécessité d’une rupture temporelle – d’une interruption du temps – que dévoilent les imaginaires de l’histoire. L’« à-présent » figure un temps intensif, qualitatif, celui que donnent à voir les « États d’exception », les moments où « la culture engendre la barbarie », où la mémoire infiniment refoulée des « sans-nom » (*Namenlosen*) se réapproprie enfin une histoire dominée par l’historicisme des puissants³.

1. *Gesammelte Schriften*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, I, 2, p. 663 (désormais abrégé *G.S.*).

2. Ce texte *Agesilaus Santander* est reproduit et interprété par Gershom Scholem dans *Walter Benjamin und sein Engel* (1972), dans *Zur Aktualität Walter Benjamins*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1972. Je renvoie à cet ouvrage désormais traduit auquel j’emprunte un certain nombre de matériaux (désormais abrégé *Sch.*)

3. *Poésie et Révolution*, Paris, Lettres Nouvelles, p. 286-287 (désormais abrégé *P.R.*)